Catherine Mavrikakis

WALTER BENJAMIN : LE PASSEUR D'HUMANITÉ

Le 26 septembre 1940, alors qu'il tente de franchir les Pyrénées avec un groupe de réfugiés qui espèrent gagner les États-Unis pour fuir la guerre et le nazisme, Walter Benjamin se suicide, à la frontière franco-espagnole.

L'alcade qui accompagne les fugitifs menace de livrer tout le monde à la Gestapo pour leur soutirer davantage d'argent. Benjamin, qui prend très au sérieux cette histoire et dont le frère est déjà prisonnier dans un camp de concentration, s'empoisonne dans la nuit. C'est donc grâce à Benjamin que, d'une certaine manière, le groupe put passer la frontière, sans autre problème.

Cette histoire serait tout simplement celle de millions d'hommes et de femmes qui ont fui l'Europe pendant la Seconde Guerre mondiale, rien ne la distinguerait d'autres récits d'horreur de la guerre si Benjamin n'avait pas consacré sa vie au passage : passage entre les langues, les cultures, les lieux. C'est encore sa passion du passage que l'on trouve dans *Le Livre des passages. Paris capitale du XIXe siècle*, oeuvre inachevée où il se penche sur les arcades commerciales parisiennes qui relient deux rues l'une à l'autre, au dix-neuvième siècle.

Que Benjamin n'ait pu passer cette ultime frontière a de quoi étonner, mais qu'il ait par son "sacrifice " facilité le passage de bien des gens semble la fin généreuse d'un homme dont les passages de frontières imaginaires ou réelles, la traduction (ce passage entre deux langues), ont ponctué la vie.

Walter Benjamin est né le 15 juillet 1892 et a été élevé dans une famille juive de Berlin. Son enfance, Benjamin la raconte dans une série de petits tableaux intitulés *Enfance berlinoise au XIXe siècle*. Mais, c'est Paris, ville dans laquelle son père, Emil, a passé sa jeunesse, qui change la vie du jeune homme. Amoureux de la Ville lumière, il traduit en

allemand *Les tableaux parisiens*, de Baudelaire, qui sont publiés chez l'éditeur Richard Weisbach. Benjamin contribue ainsi à créer des liens culturels forts entre la France et l'Allemagne, alors que la Première Guerre mondiale vient de finir et que l'Allemagne se replie frileusement sur sa propre culture.
Sa thèse de doctorat sur l'origine du drame baroque allemand ayant été refusée, Benjamin voit que la carrière universitaire lui est interdite. L'ironie du sort veut que Benjamin soit maintenant l'un des auteurs les plus étudiés dans les départements de littérature partout dans le monde. Mais à l'époque, il doit gagner sa vie comme traducteur et critique.

En 1928, il commence sa traduction d'*À la recherche du temps perdu*, de Marcel Proust, auteur pour lequel il a une admiration sans borne et dont il se sent très proche.

Création et traduction

Pourquoi Benjamin est-il aussi important pour les traducteurs et le monde de la traduction, alors que l'essentiel de son oeuvre est consacré à la critique littéraire? Tout simplement parce qu'il montre les liens entre la création et la traduction, et cela de deux façons : d'abord dans sa vie, où le travail de traducteur a toujours nourri intellectuellement le travail de critique, puis dans un écrit très important formé d'une vingtaine de pages seulement et qui s'intitule *La tâche du traducteur*. Dans ce petit essai, Benjamin réfléchit sur ce qui rend un texte traduisible. Pour lui, la traduction n'est pas là pour la conservation ou l'embaumement d'un texte. Elle ne doit pas fonctionner comme un monument aux morts et n'est donc pas faite pour rendre hommage ni pour témoigner de l'histoire, de la langue ou de la culture d'un peuple. La traduction est un lieu où les humains peuvent dialoguer à travers l'espace et le temps. Pour Benjamin, la traduction est simplement la nécessité et la vie de l'oeuvre. Une vie faite parfois de trahisons ou de réductions, mais toujours créatrice de dialogues et de paroles.

C'est pourquoi Benjamin remercie les grands traducteurs allemands,

comme Luther, Hölderlin, Voss ou Stefan George de ne pas seulement avoir fait connaître aux Allemands d'autres cultures, mais d'avoir travaillé sur la langue, de l'avoir transformée de telle sorte qu'ils ont pu élargir les frontières de l'allemand. La langue cible n'est plus conçue pour Benjamin comme la simple langue de la fidélité, mais plutôt celle qui est capable de se métamorphoser au contact de l'altérité. Tout cela afin que l'on sente à travers les langues, non plus la spécificité de telle ou telle langue, mais un idéal universel de la langue : le langage qui appartient à tous les hommes. La traduction fait signe à l'humanité, à un avant Babel. Elle est donc réconciliation.

Avant de quitter l'Europe, Benjamin a laissé nombre de ses manuscrits à une bibliothèque. Ces textes, ce serait André Malraux, célèbre auteur et homme politique français, qui les aurait pris et perdus lors de ses nombreux déménagements. De la traduction de Proust par Benjamin, il resterait peu. Comme si l'oeuvre tout entière de Benjamin était sous le signe de la disparition, de l'impossibilité. De plusieurs de ces textes, on ne connaît donc que ce que certains ont pu en dire : passage obligé des textes par des lecteurs qui se remémorent.

Walter Benjamin reste donc pour beaucoup la figure de la nécessité du passage par une altérité, par une autre voix que celle de l'original : en cela, tout en lui est sous l'égide de la traduction et du rapport humain.

Source : Ce portrait a été publié dans la revue *Circuit* (n° 57, 1997, p. 28) de l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec dans la chronique «Pages d'histoire» dirigée par Pierre Cloutier. Catherine Mavrikakis est professeur au département d'études françaises de l'Université Concordia.